

Le vrai rêve de Champlain

Denis Vaugeois

Numéro 134, été 2018

Dossier Champlain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88531ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaugeois, D. (2018). Le vrai rêve de Champlain. *Cap-aux-Diamants*, (134), 15–20.

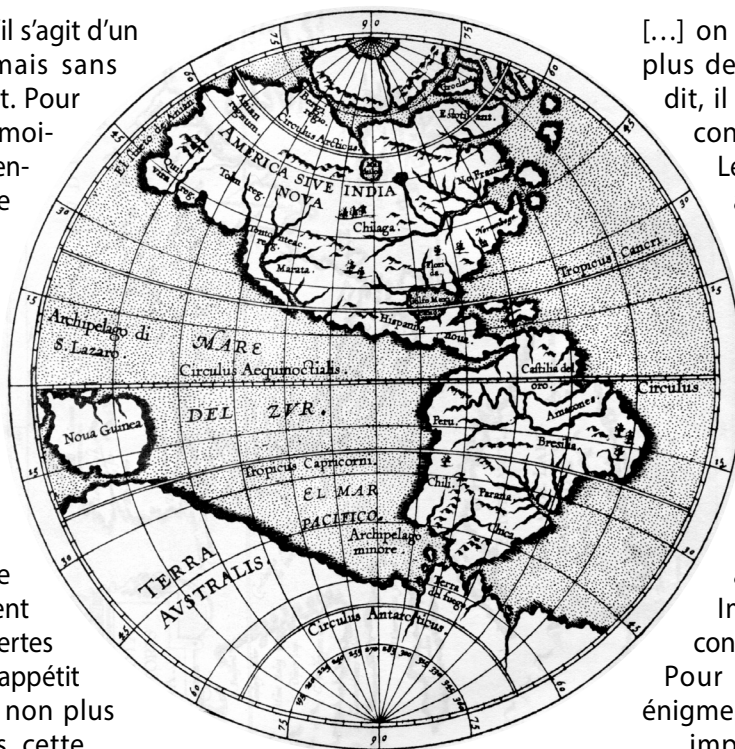
LE VRAI RÊVE DE CHAMPLAIN

par Denis Vaugois

Plusieurs se diront qu'il s'agit d'un titre accrocheur, mais sans véritable fondement. Pour être franc, j'avoue avoir moi-même des doutes sur le bien-fondé de ce titre, même si je vais m'employer à démontrer que le vrai rêve de Samuel de Champlain était de trouver « le passage du Nord-Ouest ». Champlain est un homme de son temps. À l'époque, on en est toujours à chercher une nouvelle route de la soie et des épices. Je l'ai souvent dit : le moteur des découvertes reste la mode et le goût. L'appétit sexuel n'est jamais loin non plus dans la liste des mobiles, cette « ruée de concupiscence » qu'a décrite l'anthropologue brésilien Gilberto Freyre. Mais tous les explorateurs n'en sont pas atteints. Pour leur part Christophe Colomb et Champlain semblent immunisés. C'est plus certain pour Colomb qui a évité la syphilis, mais moins pour Champlain dont la chasteté fait peut-être suite à une regrettable expérience.

PANAMA : UN RACCOURCI POSSIBLE VERS L'ASIE

Champlain a l'esprit scientifique. Excellent observateur, il analyse,



Cornelius van Wytfliet a publié en 1597 ce qu'on a appelé un supplément aux travaux de Ptolémée. On y trouve une mappemonde dont une partie consacrée aux Amériques. Au sud de l'Amérique du Sud, on aperçoit le passage franchi par Magellan en 1520 et au nord apparaît nettement un long passage sous l'Arctique.

échauffe des hypothèses et propose des solutions. Lors de son voyage aux Antilles avec une flotte espagnole, il s'était arrêté à décrire l'importance du port de Panama, de tout l'or et l'argent qui y venaient du Pérou. Il s'était plu à imaginer le creusement d'un canal. À noter que ses explications ne sont pas si claires que ça. « Si quatre lieues de terre étaient coupées, écrit-il,

[...] on raccourcirait le chemin de plus de 1 500 lieues ». Autrement dit, il ne serait pas nécessaire de contourner l'Amérique du Sud. Les quatre lieues correspondent à la distance qui sépare « une petite rivière qui vient des montagnes et qui descend à Portovella (Portobelo), laquelle est à quatre lieues de Panama ». Champlain précise qu'il y a dix-huit lieues à faire jusqu'à Portovella. « L'Amérique serait en deux îles », avait-il noté dans son rapport appelé le *Brief Discours*. Immenses sans doute, mais contournables.

Pour moi, Champlain reste une énigme. Il est le personnage le plus important de notre histoire. Il est tellement immense et secret qu'aucun historien québécois n'a osé entreprendre sa biographie. Il a beaucoup écrit, mais sans jamais vraiment se révéler. Il est rusé et camoufle habilement ses sentiments et ses opinions. Il s'arrange avec la vérité. Il ne ment pas, mais suggère et induit habilement son lecteur dans une compréhension erronée. Je crois que c'est le cas pour sa suggestion concernant Panama. Dans un courriel récent, je demandais à Éric Thierry, devenu indéniablement, avec l'historienne Raymonde Litalien, un des grands spécialistes de Champlain : « Au sujet

de Panama, Champlain répète-t-il ce qu'il a entendu ou a-t-il observé les lieux par lui-même? » La réponse de Thierry est claire : « Quand Champlain évoque l'isthme de Panama, il répète ce qu'il a entendu. Il n'y a jamais séjourné. La chronologie qu'il indique ne correspond pas à celle que donnent les archives espagnoles. [...] Lors de son voyage aux Indes occidentales, il a surtout séjourné à Veracruz et à La Havane. »

Les Portugais, à l'initiative de Fernand de Magellan, avaient réussi à contourner l'Amérique du Sud. Les Anglais ne désespéraient pas de réussir l'exploit du basque Juan Sebastián Elcano, cette fois par le nord.

Avant que les Anglais se lancent résolument, le roi d'Espagne Philippe II était déjà sur la brèche et envoyait son homme de confiance, le cruel Pedro Menendez de Avilés, à la recherche d'un passage entre la Floride et le Cap-Breton. « Puisqu'il y avait communication et passage entre les deux mers au Pôle Antarctique, il appartenait à la sagesse du créateur et au bon ordre de la nature, qu'il y en ait un au Pôle Arctique. »

PARALLÈLE ENTRE PHILIPPE II ET HENRI IV

Le roi Henri IV avait-il la même préoccupation que Philippe II? Bien sûr, il lorgnait les richesses des colonies espagnoles, mais l'objectif ultime restait, pour tous les monarques européens, la Chine. Et Champlain n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Champlain, dont les origines et la formation demeurent inconnues, possède des connaissances étonnantes doublées d'une volonté d'apprendre. Au retour de son voyage aux Indes occidentales, il renoue probablement avec les ouvrages de Richard Hakluyt, prolifique éditeur, qui diffuse toutes les informations possibles sur les navigateurs anglais de son époque, dont les voyages d'exploration de

Martin Frobisher et de John Davis qui avaient poursuivi la recherche d'un passage au nord-ouest. Déjà initié à la cartographie, il a également pu consulter les nombreuses cartes produites par Michael Lok (1582) et Cornelius van Wytfliet (1597). L'atlas publié par ce dernier devait le faire rêver, tout particulièrement sa mappemonde intitulée *Utriusque hemispherii delineatio* dont la partie de gauche montre les deux Amériques. Si Champlain avait pu afficher une carte au mur de ses appartements, il aurait certainement choisi cette carte. Au sud, elle montre un passage à la hauteur de la *Tierra del fuego* et au nord, elle suggère un long passage qui passe sous le *Groelant* puis à l'ouest au nord d'une région dite *Bergi* à proximité d'un *Asian regnum*. Cette carte avait le mérite d'identifier les passages possibles au nord et au sud.

C'est un autre cartographe belge, Cornelis de Jode qui, quelques années plus tôt, avait montré un passage très bien dégagé sous le *Groelant*. On

notera au centre le mot « Saguenai » avec la mention *Hoc fluvio facilius navigation est in Saguenai*.

À son retour des Antilles dites les Indes occidentales, Champlain entretient une bonne part de mystère autour du *Bref Récit* qu'on lui attribue. Il brûle de repartir pour les Amériques. L'amiral et vice-roi Aymar de Chaste lui en donne l'occasion en 1603. Il accepte, précise-t-il dans ses *Voyages* publiés en 1632, d'accompagner le capitaine François Gravé Du Pont au Canada sous réserve « du commandement de Sa majesté à laquelle j'étais obligé tant de naissance que d'une pension de laquelle il m'honorait ». Au moment où il revient sur cet épisode, Champlain approche de l'heure des bilans. Il construit sa légende par petites touches qui amuseront certains historiens dont David H. Fischer qui l'imaginera comme enfant naturel du roi, ce qui fait bondir l'historien Éric Thierry. « De par sa naissance réfère tout simplement au fait qu'il est Français », tranche-t-il.

En 1632, dans le rappel de son voyage



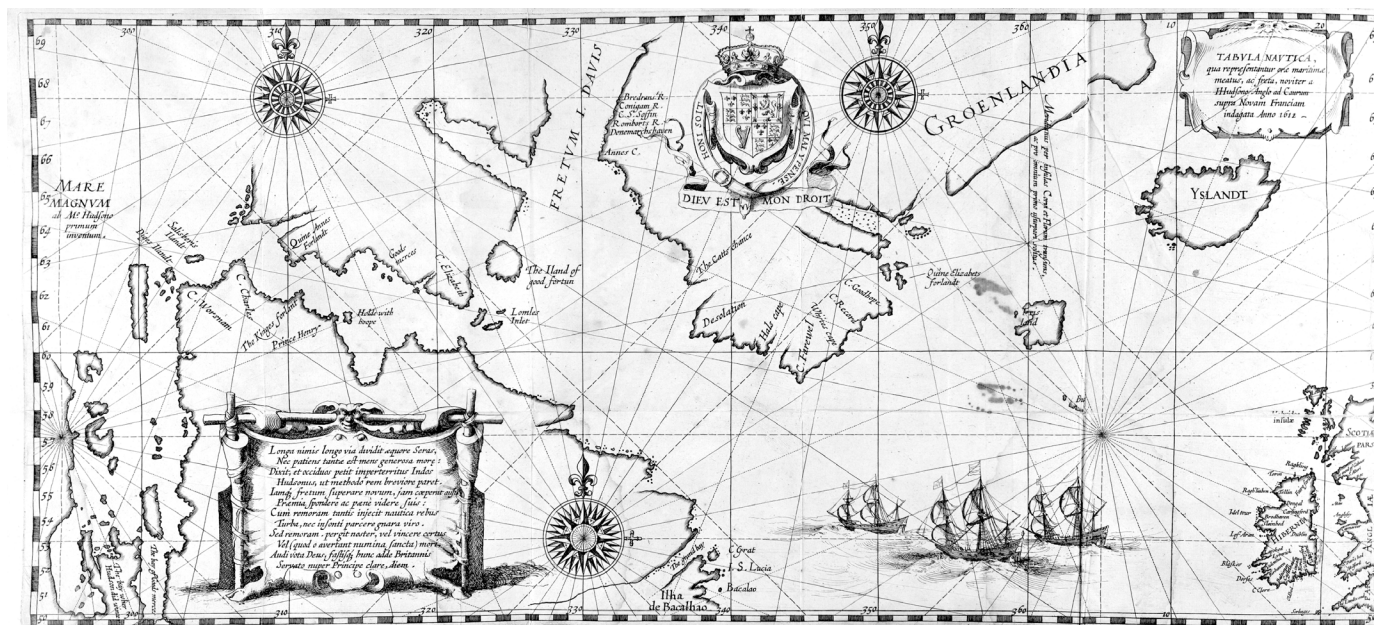
Americae Pars Borealis de Cornelis de Jode, 1593. Le passage du Nord-Ouest est très nettement représenté. Cette carte est chargée d'informations. En haut à droite, le cartographe évoque l'attaque dont fut victime Frobisher. Sur la côte atlantique, il rappelle l'épisode de Laudonnière et Ribault. Ce dernier fut traîtreusement mis à mort par Pedro Menéndez, l'émissaire de Philippe II. Jode multiplie les emprunts et prend plaisir à s'inspirer de John White et de Le Moyne de Morgues.

de 1603, Champlain en rajoute une couche. Le capitaine Pont Gravé fut prié, par lettre officielle du « secrétaire des commandements », de prendre Champlain à son bord et de l'assister « de ce qui lui serait possible en cette entreprise ». Champlain, de son côté, devait « en faire fidèle rapport » au roi. Or, il en aura beaucoup à raconter grâce au vieux routier qui l'accueille à bord de *La Bonne Renommée*, un voilier de 120 tonneaux, qui quitte Honfleur le 15 mars 1603.

qu'ils voient une mer qui est salée », ajoute-t-il. Les Indiens sont toujours soucieux de protéger leur rôle d'intermédiaires et refusent *a priori* de laisser passer leurs visiteurs. « Si vous souhaitez obtenir des marchandises qui se trouvent au-delà, nous irons vous les chercher! » Cette attitude est constante; elle est celle des Montagnais ou des Algonquins, puis à l'ouest, celle des Allumettes et des Renards, au sud, celle des Sioux, et ainsi de suite.

tie explorera sans relâche la côte atlantique. Il le fait dans le sens opposé à celui qu'avait suivi Giovanni da Verrazano. Il vérifie la profondeur de chaque baie, l'importance de chaque cours d'eau. En 1608, c'est sans regret qu'il reprendra la route du Saint-Laurent. Après avoir été contraint d'abandonner son action en Acadie, Dugua de Mons a obtenu un petit répit. Son monopole a été renouvelé pour un an, mais sur le Saint-Laurent.

Champlain et Pont-Gravé, qui



La *Tabula nautica*. Le rêve que caressait Champlain fut réalisé par Henry Hudson en 1610. Victime de mutinerie, il fut abandonné avec son fils et quelques membres de son équipage quelque part au fond de la baie James. Les mutins réussirent à regagner l'Angleterre, ramenant avec eux une carte extraordinaire tracée par Hudson. Elle sera imprimée et diffusée par le graveur et cartographe Hessel Gerritsz. Cette carte est connue comme *la Tabula nautica* du nom de la relation qui raconte le voyage d'Hudson.

Né à Saint-Malo en 1560, François Gravé, sieur du Pont, dit Pont-Gravé, est installé à Honfleur depuis l'année 1600 et est devenu un habitué du Saint-Laurent et des habitants de ses rives. Arrivé à Tadoussac, pendant que, sous la gouverne de Pont-Gravé, la traite se fait, en ce début de l'été 1603, Champlain explore les environs et remonte le Saguenay aussi loin que possible. Les Indiens lui parlent d'un lac important, mais ils refusent de l'y conduire « ni aucun de nos gens », comme il l'avouera plus tard (1632). Bien plus, « lesdits Sauvages du nord disent

DUGUA DE MONS OPTÉ POUR L'ACADIE, PUIS RETOUR SUR LE SAINT-LAURENT

À leur retour, Pont-Gravé et Champlain apprennent la mort d'Aymar de Chaste. Pierre Dugua de Mons, un proche du roi qui lorgne depuis un temps du côté du Canada, lui succède. Ce dernier, qui a déjà visité le Saint-Laurent, du moins jusqu'à Tadoussac, n'en a pas gardé un bon souvenir. Il utilisera le monopole qui lui a été octroyé pour prendre la direction de l'Acadie. Champlain qui sera de la par-

deviennent des inséparables, restent ses hommes de confiance, mais ils ne sont pas toujours maîtres de leur emploi du temps. Dès son retour, Champlain questionne plus attentivement les Montagnais à propos du Saguenay et de sa source. Cette fois, son récit est beaucoup plus précis. « Ces peuples septentrionaux disent aux nôtres qu'ils voient la mer salée ». Il rêve de « faire cette découverte », « mais je n'ai pu la faire sans les Sauvages qui n'ont voulu que j'allasse avec eux, ni aucun de nos gens. Toutefois ils me l'ont promis. Cette découverte ne

serait pas mauvaise, pour ôter beaucoup de personnes qui sont en doute de cette mer du Nord, par où on tient que les Anglais sont allés en ces dernières années pour trouver le chemin de la Chine ».

Au retour d'une nouvelle expédition guerrière, en 1609, il revient à la charge auprès de ses alliés indiens. Près de Trois-Rivières, il se fait expliquer le lien entre le haut Saint-Maurice et la source du Saguenay. Il rentre en France et dès son retour à Tadoussac, en avril 1610, il rappelle aux Montagnais leurs « promesses ». « Après le retour de leur guerre, ils me mèneraient découvrir les Trois-Rivières jusqu'en un lieu où il y a une si grande mer qu'ils n'en voient point le bout, et nous en revenir par le Saguenay audit Tadoussac ». « Je leur demandai s'ils avaient encore cette même volonté. Ils me dirent que oui, mais que ce ne pouvait être que l'année suivante ». « Ce qui m'apporta du plaisir », souligne Champlain qui, à mon avis, sauve la face du mieux qu'il peut. En vérité, il doit être exaspéré. Mais il n'est pas dupe. Il a compris le jeu des Indiens; ils entendent contrôler leur territoire, maîtriser l'accès à leurs sources d'approvisionnement. Malgré tout, il n'abdique pas et se rassure : « si bien que j'avais deux cordes à mon arc, de façon que si l'une faillait, l'autre pouvait réussir ». Songe-t-il à deux routes : le Saint-Maurice et le Saguenay?

HENRY HUDSON : LA TABULA NAUTICA

La troisième fois où il se vit refuser l'accès à cette hypothétique mer d'eau salée le rendra littéralement hystérique. Surtout qu'il a compris que son rival Henry Hudson l'y a devancé. L'affaire commence mal. Le mauvais sort l'attend sur la route de Paris. Un accident l'oblige à quelques semaines de convalescence. Il en profite pour faire le point; il rédige ses mémoires et prépare une magnifique carte (1612)

avec l'aide du graveur David Pelletier. Il termine son chef-d'œuvre quand on lui montre une carte gravée par le cartographe et éditeur Hessel Gerritsz qui présente le trajet suivi par Henry Hudson au nord du continent. La voilà donc cette fameuse « mer salée » dont les Indiens lui avaient parlé en 1603!

Champlain est piqué au vif. Sans perdre un instant, il retourne à sa table à dessin, reprend les éléments de sa carte précédente et ajoute sans hésiter les informations contenues dans la *Tabula nautica*. Il se livre presque à un calque de la carte. Le pourtour du continent est le même, les échancures aussi, les îles de la baie sont au même endroit et ont la même forme rectangulaire. Mieux encore, Champlain inscrit « *mare magnum* » là où Gerritsz avait écrit « *Mare magnum ab M Hudsono primum inventum* ». Au fond de la baie, il note « *the bay wher hudson did winter* ». Champlain en est là, quand le jeune Nicolas de Vignau, qu'il a laissé chez les Algonquins pour en faire un truchement, un intermédiaire interprète, arrive à Paris à l'automne 1612, racontant avoir atteint la mer du Nord où il a d'ailleurs aperçu un navire anglais naufragé.

Champlain est secoué. Ce récit est plausible. Son éditeur a instruction d'attendre son retour pour compléter son travail alors qu'il reprend la route de la Nouvelle-France. Vignau doit le conduire sans tarder à la mer du Nord. En route pour l'île Morrison, le 4 juin, l'expédition atteint la rivière Gatineau qui conduit aux sources du Saint-Maurice, explique-t-on à Champlain, chemin souvent utilisé par les Iroquois pour atteindre le Saint-Laurent. Vignau suggère une route et les guides en proposent une autre qui les conduit à la rencontre du chef Tessouat. Ce dernier contrôle jalousement le passage dit de l'île aux Allumettes. C'est en quelque sorte un carrefour bien verrouillé par les Algonquins Kichesipirinis. Champlain est accueilli froidement. Il ne s'est

pas présenté l'année précédente. Il est coincé entre les Népissingues et les Kichesipirinis qui se jouent de lui. Champlain demande des canots et des guides pour gagner le Nord. Tessouat prend le contrôle de la situation et confronte durement le pauvre Vignau. Le chef indien est impitoyable; il traite Vignau de menteur. « C'est en dormant » que tu es allé là-bas, lui lance-t-il. « Tu as rêvé! » Inquiet de la tournure des événements, Champlain décide de sauver sa peau. Il en vient à traiter Vignau « de plus impudent menteur qui se soit ouï depuis longtemps ». C'est du moins ce qu'il écrit. Ce qui est clair toutefois, c'est le refus de Tessouat de le conduire chez les Népissingues qui ont l'habitude d'aller à la mer du Nord. La colère de Champlain à l'endroit de Vignau est suspecte. Je pense qu'il s'est écrasé devant Tessouat.

CHAMPLAIN NE RENONCE PAS À LA ROUTE DE LA CHINE

De retour en France dès août 1613, après une traversée de dix-huit jours, Champlain complète son ébauche de carte, ajoute une approximative rivière des Outaouais, rédige le récit d'un « Quatrième voyage » qui vient s'ajouter aux « Voyages » dont le montage, sinon l'impression, est en partie terminé. Ce sera son second ouvrage (1613).

L'accès à la mer du Nord semble bien verrouillé tant par le Saguenay, le Saint-Maurice que par l'Outaouais et le lac Témiscamingue. Champlain a besoin de recul. Il passe l'année 1614 en France où son patron du moment, le prince Henri II de Bourbon-Condé, affronte la régente et la cour.

En 1616, de retour du pays des Hurons où il a hiverné, il s'arrête chez les Népissingues « pour savoir quand ils seraient prêts pour le voyage du Nord ». Mais le chef algonquin Yroquet déjoua ses plans en lui donnant un pressant rendez-vous « à notre dite habitation ». Et



Carte géographique de la Nouvelle-France en son vray meridiem-faictte par le Sr de Champlain – 1613. Il se livre presque à un calque de la carte d'Hudson. Le pourtour du continent est le même, les échancreures aussi, les îles de la baie sont au même endroit et ont la même forme rectangulaire. Mieux encore, Champlain inscrit « mare magnum » là où Gerritsz avait écrit « Mare magnum ab M Hudsono primum inventum ». Au fond de la baie, il note « the bay wher hudson did winter ». Voir Conrad E. Heidenreich et Edward H. Dahl, *La cartographie de Champlain (1603-1632)* dans Champlain. La naissance de l'Amérique française, Septentrion, 2004, p. 318-320.

Champlain commente avec résignation : « celui qui fut bien affligé, ce fut moi, m'attendant bien de voir en cette année ce qu'en plusieurs précédentes j'avais recherché avec beaucoup de soin et de labeur, par tant de fatigues et de hasards de ma vie. Et voyant n'y pouvoir remédier, et que le tout dépendait de la volonté de Dieu, je me consolai en moi-même ». Cette fois, Champlain tourne la page. Il aurait bien voulu pousser ses explorations plus loin, mais quand il addi-

tionne tout ce qu'il avait pu observer et entendre, il apprécie le chemin parcouru. Il a maintenant une certaine idée des lacs Huron, Ontario et Érié. Mais à partir de 1616, il accepte la « volonté de Dieu » et s'en remettra à d'autres, dont les missionnaires, pour ajouter à ses connaissances. L'explorateur cède la place à l'administrateur qui a d'ailleurs fort à faire pour survivre à des événements parfois assez graves tant en France qu'en Nouvelle-France. En février 1618, Champlain prépare deux

mémoires, l'un adressé au roi, l'autre à la Chambre de commerce. Au delà d'un ambitieux programme de colonisation, il revient sur une idée qui l'habite tout comme elle hante les Européens, et ce, depuis les célèbres voyages d'Amerigo Vespucci. Dans son mémoire au roi, Champlain « prétend trouver le passage [...] pour aller à la Chine et aux Indes orientales par le moyen du fleuve Saint-Laurent. » À la Chambre de commerce, il annonce des profits mirobolants et des revenus

de douane à être perçus de « tous les marchands de la chrétienté, s'il plaît au roi de leur octroyer leur passage », soit un raccourci de « plus d'un an et demi de temps, sans le danger des corsaires ». Il prévoit d'ailleurs la construction, à l'embouchure de la rivière Saint-Charles, d'une ville nommée Ludovica en l'honneur du roi, laquelle serait doublée d'une forteresse érigée sur une élévation face au fleuve.

Depuis la célèbre carte de Waldseemüller, l'obstacle que constituait l'Amérique s'était élargi. Malgré les difficultés à établir les longitudes, les contours de l'Amérique du Sud avaient pris forme mais non ceux de l'Amérique du Nord. Aucun doute n'était possible cependant, au-delà d'un large continent, une mer attendait les Européens. Champlain était-il totalement convaincu que le fleuve Saint-Laurent conduisait à « un lac contenant environ trois cents lieues, duquel lac sort un fleuve, lequel entre dans la mer du Sud suivant la relation [que lui a faite] quantité de peuples, ses amis au pays », comme il prend soin de le préciser. N'était-il lui-même venu tout près du lac en question deux ou trois ans auparavant? Champlain est bien conscient qu'il ne doit laisser place à aucun doute dans son plaidoyer. Il parle avec d'autant plus d'assurance qu'un doute subsiste forcément dans son esprit.

OCCUPATION DE QUÉBEC (1629-1632), PUIS RÉTROCESSION

Le retour de Champlain à Québec prend l'allure d'un nouveau départ. À peu près tout était à reconstruire. Trente années s'étaient écoulées depuis son premier voyage avec Pont-Gravé.

Champlain profite, en juin 1633, de l'arrivée à Sainte-Croix du coureur des bois Jean Nicolet pour faire le point sur la situation dans l'ouest. Ce dernier était alors marié à une Indienne et fréquentait depuis une dizaine d'années les Népissingues et les Hurons. Cham-

plain avait certes beaucoup de questions concernant la baie d'Hudson où Nicolet s'était rendu à maintes reprises, mais la priorité était dorénavant de percer les secrets des régions à l'ouest de la mer Douce (le lac Huron).

Nicolet en a assez raconté à Champlain pour que tous deux conviennent que le moment était venu d'aller chez ces Indiens appelés les Puants qui, selon certains, vivaient à l'ouest du grand lac qui se déversait par un torrent dans la mer Douce, soit le saut Sainte-Marie par lequel le lac Supérieur rejoignait le lac Huron. On racontait que les Puants avaient prétendu avoir déjà atteint une « mer salée », dernière étape avant la Chine. Est-ce Champlain qui suggéra à Nicolet de mettre dans ses bagages « une grande robe de damas de la Chine, toute parsemée de fleurs et d'oiseaux de diverses couleurs »? Selon le père Barthélemy Vimont qui aurait eu entre les mains le journal du voyageur, à son arrivée, Nicolet donna tout un spectacle, s'avançant vêtu de sa robe de soie et déchargeant en l'air les deux pistolets qu'il tenait dans chaque main. Le moment de frayeur passé, des accords de paix furent échangés entre les Hurons qui l'accompagnaient et ses hôtes. Tout suggère que Nicolet avait atteint la baie des Puants, aujourd'hui Green Bay. Pour le reste, c'est la confusion et des historiens réputés se sont beaucoup disputés au sujet du parcours de l'explorateur. Dans *Le Rêve de Champlain*, Fischer s'en amuse un peu et cherche à consoler ses collègues du Michigan, du Minnesota et du Wisconsin qui revendiquent l'honneur pour leur État d'avoir été le premier à accueillir Nicolet. Éditeur du *Dictionnaire biographique du Canada*, Jean Hamelin a jadis essayé de colmater les brèches en prenant sur lui de présenter un résumé du trajet probable. Il n'eut pas la vie facile.

Nicolet revint sain et sauf de son expédition. À temps pour la raconter à Champlain? On ne sait pas. Mais la rumeur s'en empara et ceux qui, par la

suite, finirent par atteindre les rivières des Renards, du Wisconsin ou des Illinois eurent toujours le doute d'avoir été précédés par Nicolet.

À défaut d'explorer l'hypothétique passage du Nord-Ouest, Champlain avait donc lancé un vaste mouvement d'explorations à l'intérieur du continent, lequel donnera naissance à une Amérique franco-indienne. En un sens, il en avait aussi rêvé.

Denis Vaugeois est historien et éditeur.

Pour en savoir plus :

José de Acosta. *Histoire naturelle et morale des Indes tant occidentales qu'orientales* (traduction de 1598, disponible sur Gallica).

François-Marc Gagnon. « Le Brief Discours est-il de Champlain ? », dans Raymonde Litalien et Denis Vaugeois (dir.), *Champlain : la naissance de l'Amérique française*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2004, p. 83-92.

C.E. Heidenreich. *Explorations ans Mapping of Samuel de Champlain, 1603-1632*. Cartograph, n° 17, 1976.

Denis Vaugeois, « Samuel de Champlain et les explorateurs de l'Amérique française », <http://www.fondationlionelgroulx.org/Samuel-de-Champlain-et-les.663.html>

Il s'agit d'un texte qui a servi à un échange avec l'historien Éric Bédard sur Samuel de Champlain et les explorateurs de l'Amérique du Nord.

Jean Meyer. *L'Europe et la conquête du monde*. Paris, Armand Colin, 1996, 368 p.

Christian Morissonneau, « Le rêve de Champlain », dans Raymonde Litalien et Denis Vaugeois (dir.), *Champlain : la naissance de l'Amérique française*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2004, p. 258-265.

Éric Thierry. *À la rencontre des Algonquins et des Hurons, 1612-1619*. Les éditions du Septentrion, 2009, 240 p.

Éric Thierry. *Les Fondations de l'Acadie et de Québec, 1604-1611*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2008, 294 p.